

Visages révélés

Pénétrer dans l'atelier de B. était une expérience inoubliable.

La sensation que j'en ai gardée est tout d'abord celle d'une odeur de White Spirit et de tubes de peinture qui assaillirent immédiatement mes narines. L'odorat avant les yeux.

Moins banalement, cette sensation est surtout celle d'un cocon à la matrice tendue de velours noir et de satin rouge. Je ne saurais dire si les murs étaient réellement de ces couleurs, ni s'ils avaient une forme sphérique et concave. Mais l'objectivité n'a ici rien à voir, pas plus que pour la suite de cette histoire.

Nous étions sept ce jour-là dans l'atelier de B., plus B. elle-même. Un homme, et six femmes, dont moi. J'ai remarqué depuis longtemps que l'on rencontrait globalement beaucoup plus de femmes que d'hommes dans ce type d'expériences. Artistiques et humaines, je veux dire.

Je n'avais pas revue B. depuis au moins trois ans. Depuis l'époque de sa grande exposition sur le thème des ailes. Elle m'apparut inchangée : blonde, bien campée sur ses jambes, sûre d'elle, pétillante, les yeux clairs. Ce qui saisissait, dans sa personne, dès le premier abord était sa pétulance et son dynamisme. Une véritable passion l'habitait. Elle me dirait plus tard qu'elle frôlait la fin de la cinquantaine, je ne lui en aurais pas donné plus de quarante.

Moi, par contre, j'étais une vieille femme. J'avais beaucoup vieilli ces derniers temps, ravagée par la maladie – une sclérose en plaques –, et pas mal de soucis par ailleurs. Sans doute était-ce l'une des raisons qui me poussaient aujourd'hui dans l'atelier de B. Même si j'avais conscience que peindre ne me libérerait ni de ma canne ni des faiblesses ou paralysies de certains de mes muscles.

Mais il existe d'autres muscles que ceux de la chair, n'est-ce pas.

Et pouvait-on ici parler de peindre ?

Le lieu-matrice de B. relevait de la caverne de Platon. On ne venait là ni façonner ni créer, mais bien plutôt s'exercer à traverser les ombres, apprendre à lire et à voir au-delà des apparences.

Après nous avoir chaleureusement accueilli.es, B. plaça devant chacun.e d'entre nous, à la verticale, une toile. Ces toiles elle les avait préalablement couvertes d'un fond ocre rouge, à l'avance pour qu'il ait le temps de sécher.

« Nous venons de l'argile » nous dit B., « et à l'argile nous retournerons. L'ocre est notre couleur primordiale, c'est d'elle que je vous propose d'extraire ce qui doit surgir. »

Pour le reste, nos gestes à nous, nous allions disposer de deux matériaux : un glacis à l'huile, et un chiffon taillé dans de vieux T-shirts. Pas de pinceaux variés ni de crayons, nous n'étions ici ni pour peindre ni pour dessiner. Mais pour « essuyer ».

Le glacis à l'huile était de la même couleur pour tous, d'un marron fumé. Le chiffon, B. l'adapta à chacun de nos mains, à leur taille et à leur courbure : il devait tenir impeccablement dans notre paume. Un chiffon sur-mesure, adapté à notre morphologie unique. Je souris en mon for intérieur, « un chiffon de haute-couture »...

Le glacis à l'huile était une technique picturale datant du XVIIe siècle français. Il possédait deux particularités précieuses pour ce que nous allions accomplir : il s'étalait dans une couche très fine, semblable à un épiderme ; et il mettait du temps à sécher, il fallait, nous expliqua B., compter environ trois heures pour une polymérisation complète. Durant tout ce

temps il restait donc maniable et malléable. Quant à l'Essuyé, il avait peut-être été inventé par Eugène Carrière, grand ami de Rodin.

Avant que nous nous lancions chacun.e sur notre toile, B. avança quelques questions éthiques. « Ce que vous allez vivre sera peut-être par moments impressionnant », dit-elle.

Nous savions que nous étions ici pour faire apparaître chacun.e un visage qui nous était destiné en propre, qui allait naître sous nos doigts sans que nous en décidions vraiment. Le visage qui allait apparaître nous le connaîtrions, ou ne le connaîtrions pas. Ou bien ce serait un entre-deux.

Ce visage surgissant allait peut-être nous impressionner, nous intimider. « Mais rappelez-vous que celui ou celle qui vient sur votre toile est bien plus fragile, étonné.e et parfois même inquièt.e que vous », nous dit B.

B. nous expliqua l'origine des visages enfouis. Il existait des visages susceptibles de surgir de trois strates différentes.

La première était celle des milliers de visages que nous avions côtoyés depuis notre arrivée sur Terre et que notre mémoire avait engrangés.

La deuxième strate était celle du transgénérationnel : peut-être surgirait-il sur notre toile un être de notre lignée appartenant à un passé plus ou moins reculé, que nous pourrions situer et nommer ou non. B. exposa que nos ancêtres ressortant de la sorte étaient souvent ceux qui avaient quelque-chose à nous révéler, ils s'extirpaient généralement d'un cumul de non-dits.

La troisième strate était celle de l'inconscient collectif, si cher à Jung. On y rencontrait plus de morts que de vivants (c'était une loi mathématique : depuis que l'humain existait il comptabilisait davantage de disparus que de vivants actuels). Surtout, cette strate était la matrice des archétypes. Dieux grecs, lames du tarot, personnages de contes... Des êtres symboliques d'autres cultures pouvaient même venir interférer dans la nôtre.

Après cette explication, B. nous mis en garde. « Vous allez tous et toutes passer par une étape cruciale. À une étape de votre travail, sur votre toile va apparaître une tête de mort ».

Une femme âgée – elle devait avoir mon âge ou un peu plus – posa une main sur sa bouche et poussa un petit cri. B. sourit. « Ne vous affolez pas, Édith. Si je vous préviens, c'est précisément pour que, le moment venu, vous n'ayez pas peur. Aucun message mortifère dans l'apparition de cette tête de mort, je vous rassure. Il s'agit d'un phénomène technique. Comme vous allez le voir, pour amener vos visages à la lumière, nous allons d'abord travailler sur les zones les plus claires. Autrement dit sur les parties saillantes du visage : le nez, le menton, le front, les pommettes... De ce fait, les zones creuses telles que les orbites et la bouche demeurent dans le noir, c'est ce qui produit pendant un court moment cette impression de « tête de mort ». Rassurez-vous, elle est fugace. Elle dure plus ou moins longtemps selon les toiles, mais elle passe. » B. s'arrêta, nous regarda, puis reprit : « Il s'agit d'un passage obligé, celui qui va vous demander de lâcher prise, de passer de l'autre côté des tabous, des interdits dont notre culture a revêtu la mort. Alors du calme lorsque vous la verrez, d'accord ? »

Puis B. nous demanda de nous poser *la question*. Nous étions chacun.e ici pour chercher une réponse. Quelle était notre question ? Quelle réponse cherchions-nous pour cette étape de notre vie ? Nous pouvions l'exprimer à voix haute, la transmettre uniquement à B. (qui la garderait alors pour elle), ou nous la poser intérieurement en silence.

Peut-être le visage qui apparaîtrait sous nos chiffons devant nos yeux serait-il celui d'un personnage de fiction. Il serait alors lié à une histoire, nous trouverions probablement notre réponse dans cette histoire.

Tout le monde était resté debout, à écouter B. Parce que j'avais une canne et le dos courbé, B. m'avait avancé un tabouret haut sur lequel je m'étais assise près de ma toile.

B. dit : « Ça va pour tout le monde ? Prêt.es à vous lancer ? »

Nous passâmes à l'action. Arriva alors l'étape dite « de la motte ».

Il s'agissait de poser une motte de glacis à l'huile sur la toile, cette matière fraîche dans laquelle la révélation pourrait arriver. Il fallait que la motte soit assez grande pour un visage, c'est-à-dire un peu plus grande qu'un visage. Ce Nedjar, mélange de noir et d'ombre brûlée, cette sorte de non-couleur, B. nous montra comment l'étaler.

Nous allions réaliser nos Essuyé.es. Pour ce faire, nous aurions pour seul outil majeur un chiffon. Le geste n'en était pas moins technique.

Avant le chiffon, nous nous sommes emparé.es d'un pinceau, le seul que nous utiliserions. Et avec lequel nous ne réaliserions aucune forme décryptable. Avec le pinceau, il convenait d'étaler le Nedjar, mais jamais en lignes droites. Les lignes droites empêcheraient définitivement la motte de vibrer. Or il fallait que la motte vibre pour que les visages apparaissent.

Pour étaler le Nedjar, B. nous expliqua huit gestes de pose horizontale, verticale, et en diagonale, à alterner. Le geste qui suivait ne devait jamais être le même que le précédent. Il ne fallait jamais non plus accomplir d'aller-retour. Le but était de tracer des petits bâtons droits successifs et multiples, s'imbriquant au fur et à mesure les uns dans les autres, sans aucune courbe pour éviter les signifiants.

Il s'agissait, nous dit B., d'une pose en ouverture d'ailes. Elle était fondamentale. J'ai tout de suite aimé cette expression : ouverture d'ailes. J'ai eu la sensation qu'elle m'ouvrait, moi aussi, étirait mes limites, me dilatait de l'intérieur.

À ce stade, à la fin de l'étalement des bâtonnets, certain.es dans le groupe percevaient déjà quelque chose, d'autres non.

« De toute manière, ce que vous voyez maintenant n'a pas tellement d'importance », dit B. « Vous allez vous en rendre compte, sous votre chiffon la forme ne va pas cesser d'évoluer. »

Le visage pouvait se présenter de profil, de semi-profil ou de face, peu importait.

Nous avions définitivement posé notre pinceau. Comme seul outil – s'il était possible de lui donner ce nom – ne nous demeurait que notre chiffon taillé à l'exacte taille de notre paume.

Et alors commença l'essuyage.

Il convenait désormais de commencer l'essuyage. Poser le chiffon, ainsi que B. l'avait indiqué, sur les parties les plus lumineuses, et « essuyer » à partir d'elles.

Je me lançai, le trac au ventre. La peur de mal faire, du mauvais geste, et surtout « d'abîmer ». Je n'étais pas la seule à rencontrer cette réticence intérieure. Des regards inquiets ou interrogatifs oscillaient des toiles au visage – bien réel, lui – de B. Nous étions en quête. Elle dit : « Vous ne pouvez pas vous tromper, puisque vous ne peignez ni ne dessinez rien. Vous vous contentez de retirer. »

Je reposais le chiffon sur ma toile. Retirer quoi, retirez comment ?

Laisser venir... Laisser ma main faire. Elle savait mieux que moi, ma main était intelligente. Je décidai de poser ce postulat. Il entraîna un soulagement, me libéra.

Comme en écho, B. dit : « Il faut laisser la place au vide. C'est le vide qui va laisser la possibilité d'advenir. Dans notre culture nous avons trop l'habitude de rechercher le plein, de sans cesse ajouter au lieu de nous délester. »

Elle fit le tour de la pièce, se plaça alternativement derrière l'épaule de chacun.e.

Derrière Thomas, elle dit : « Je sais que cette pratique vous met à tous et toutes le cerveau à l'envers. » (Elle rit, d'un rire léger semblable à une ouverture d'ailes, celle qu'elle nous avait demandé de réaliser avec le glacis à l'huile et le pinceau tout à l'heure). « Quelque chose ne vous paraît pas normal... et c'est... normal ! En Occident, on révèle en ajoutant. Le « placardage » et le « repentir » en peinture sont considérés comme des fautes ou des maladresses, n'est-ce pas ? Mais ici, avec vos Essuyé.es, vous n'avez à vous repentir de rien. C'est en enlevant que vous allez révéler. Et tant pis pour le paradoxe. »

J'essayai, comme elle me l'indiquait, les zones de lumière pour les accentuer davantage. En contraste, peu à peu des reliefs et des formes prenaient vie.

La sensation avec le matériau – le glacis – était impressionnante. Au début, il fallut lutter (un peu) en raison de l'épaisseur qui résistait. Puis, progressivement, la souplesse et l'élasticité s'installèrent. Au fur et à mesure que, dans l'essuyage, la couche de glacis s'affinait et s'amincissait, la sensation de fluidité et de douceur apparaissait. Le glacis à l'huile, cette surface subtile que je modifiais au fur et à mesure de mes gestes, m'apparut alors comme un derme et un épiderme. Je caressais de la chair, j'effleurais une peau.

Nous n'essuyions cependant pas n'importe comment. Après chaque geste d'essuyage, il fallait recaler le chiffon dans notre main. Et pas de n'importe quelle manière. B. nous montra le chiffon en tête de poupée pleine, le chiffon en tête de poupée creuse, le chiffon de traîne... B. passait près de chacun.e de nous afin de nous permettre une préhension et une forme plus adéquate de notre chiffon pour notre geste d'essuyage suivant.

B. avait parlé de paradoxe, et c'était le bon mot. Étrangement, c'était en essuyant les zones de lumière, donc en ôtant de la matière au glacis, que les reliefs et les formes convexes apparaissaient. Un vrai rendu de négatif photo. Soit l'inverse exact de la sculpture ou de l'ajout de matière. Plus j'ôtai, plus j'augmentais. Ressortirent ainsi des joues, un nez, un menton.

« Je ne fais pas le nez », dit B. en passant derrière moi, « ça fait nez. »

J'entendis : « ça fait né ». Et c'était bien ce qui arrivait : un visage naissait sous la caresse de mon chiffon.

Soudain il y eut un cri. Édith. Tous nos regards se tournèrent vers elle. « La tête de mort ! » s'exclama-t-elle. B. se dirigea vers elle, et nous arrêtaient tous nos essuyages. Oui, une tête de mort était bel et bien apparue sur la toile d'Édith. Elle était indubitable.

« Elle me fait peur », dit Édith. Instinctivement, elle s'était reculée de deux pas. Elle avait laissé choir son chiffon qui reposait à terre, sans plus de forme aucune.

Édith regarda B. « Je crois qu'elle m'interdit de continuer. Je n'ai pas le droit de continuer. »

Édith allait-elle abdiquer ? Rester tétanisée dans sa rationalité, là, devant ce crâne surgi depuis l'envers du miroir ? Se rebeller ? Voire allait-elle s'enfuir ? Ou allait-elle parvenir à franchir ce voile vers l'inconnu ? Je me demandai : et nous, chacun.e d'entre nous, au

moment où cela serait notre tour de voir cette tête de mort, comment allions-nous réagir ? Je me sentis me crispier, je respirai plus court.

B. sourit : « Non, elle ne t'interdit rien du tout. Au contraire, elle t'ouvre la porte. Celle entre ton conscient et ton inconscient. Lorsque tu l'auras dépassée, tu trouveras le visage que tu es venue chercher. La chair sur les os. Elle est juste son support. » Elle tapa sur son propre crâne comme pour monter sa chair sur ses propres os.

Puis elle se baissa et ramassa le chiffon d'Édith. Le lui remit dans la main en lui impulsant une forme savante que je ne décryptai pas. « Allez, reprends, continue. »

Ensuite, B. nous parla du film de Hayao Miyazaki, *Le Château ambulant*. La vieille femme y traversait le Nedjar – d'autres auraient dit le numen¹ –, elle s'en allait de l'autre bord récupérer des informations du passé. « Vous aussi vous allez chercher des informations dans le noir. Alors, oui, c'est très impressionnant. » Édith la regarda, se rapprocha de sa toile. Recommença à essuyer. La tête de mort disparut, la chair apparut. « Elle est de profil, et je crois que c'est une femme », dit Édith. Elle avait de nouveau la voix apaisée.

Nous passâmes tous.tes successivement par la phase de la tête de mort. La mienne arriva à peu près un quart d'heure après celle d'Édith. Puis il y eut celle de Thomas, de Jane, et ainsi de suite. Aucun de nous ne cria, Édith avait défriché pour nous. Je vis cependant les visages se tendre et se détendre, certains pinçaient les lèvres, d'autres rigolèrent.

Ma tête de mort fut très fugace, pas plus d'une minute ou deux. Thomas par contre parut négocier avec la sienne un bon moment. Finit par en venir à bout.

Les visages apparaissaient peu à peu. Après l'étape du squelette, celle des chairs chaudes.

Lorsque l'un deux se dévoilait et que nous le pointions du doigt pour le désigner, B. disait : « Non, pas comme ça... pas avec le doigt. Formez une coupe avec vos mains, face à la toile, comme si vous entouriez le visage, le cajoliez... »

Apparurent ainsi des profils et des faces.

Nous croyions les tenir, et ils se modifiaient. Ils se modifiaient sans cesse, nous glissaient entre les doigts comme de l'eau dans du sable ou le sable lui-même.

Je vis tout d'abord apparaître ce que je pris pour un centurion de l'armée romaine. Puis un ange (un ange ? Était-ce possible ?)

Léa (environ vingt-cinq ans) dit que, certainement, sur sa toile, il s'agissait d'Apollon. Il était trop beau ! *Trop* beau ! Ou bien Brad Pitt ?

Édith vit tout d'abord une jeune femme du XIX^e siècle avec un col de dentelle, comme un visage sur les camées, puis la jeune romantique se commua en monstre, et Édith prit peur à nouveau. « Je suis en plein Hitchcock ! » rit-elle pour se raisonner.

Sur ma propre toile, je vis ensuite un prince ou un guerrier, je ne savais trop. Je continuai à essuyer.

Thomas, pour son visage, parla de Neptune, un dieu de la mer ou des océans en tout cas.

Noémie dit « je vois noir ! ».

Puis je vis un soldat de l'armée romaine, me demandant ce qu'il venait faire là, moi qui avais horreur de la guerre et des empires.

Léa dit que maintenant son Apollon était un lépreux. C'était juste dégueu, une véritable arnaque.

Moi, il a une tête d'animal, lança Maddy. Est-ce que c'est normal ?

¹ Numen : selon Jung : la force psychique et émotionnelle de l'archétype (de l'adjectif numineux : de volonté divine).

C'est peut-être un loup-garou, dit Thomas, ou une chimère.

Je ne suis pas venue ici pour des chimères, j'en ai assez dans ma vie ! rétorqua Maddy. Tout le monde éclata de rire.

Puis je vis Jeanne d'Arc. Oui, à n'en pas douter, c'était elle.

La texture du glacis changeait maintenant. Depuis quelques temps, je le sentais qui résistait davantage. Le glacis à l'huile durcissait. B. nous avait promis sa souplesse pendant un peu moins de trois heures. Les trois heures s'étaient presque écoulées, la polymérisation commençait. Bientôt nous ne pourrions plus rien modifier, nous n'aurions plus aucune matière à essuyer.

B. nous avait dit que le visage qui nous était destiné serait définitif lorsque le glacis ne permettrait plus rien, ou bien lorsque nous estimerions nous-mêmes que nous n'avions plus rien à essuyer.

Léa s'était arrêtée depuis dix bonnes minutes. Après le lépreux, Ryan Gosling avait pointé son nez parfaitement sublime et intact. Devant l'acteur sexe symbole, elle avait posé son chiffon, persuadée d'avoir atteint son but. Elle ne se sentait pas prête à risquer la petite vérole, plaisanta-t-elle. La question qu'elle avait posée à voix haute en début de séance était : « Puis-je devenir actrice de cinéma ? », elle l'était déjà au théâtre et avait obtenu en septième art quelques rôles de figurante ou de silhouette.

Thomas était resté bloqué sur Neptune, qu'il nous présenta fièrement. Le dieu avait disparu plusieurs fois entre des vagues successives de glacis, mais avait fini par s'incarner définitivement, Thomas, passionné de surf et de voile, était preneur.

Édith nous montra une jeune femme de profil au visage très doux. Pas sûr qu'elle soit la jeune fille du XIXe siècle, mais elle lui ressemblait. Cheveux flous en chignon souple, regard doux, peau de pêche. « Je crois que cette fois-ci j'ai vraiment dépassé la mort », dit Édith. « C'est une ancêtre ? » demanda Léa. Elle ne répondit pas.

Noémie tendit une Essuyée très sombre. « Je sais qui c'est, dit-elle, j'ai eu des ancêtres africains, des esclaves, je l'avais oublié... L'une de mes arrières-arrières-arrières-grand-mères remontant à la huitième génération, était arrivée en France par la traite, et elle a été servante dans un château en Touraine. » Noémie était blonde aux yeux bleus, l'Essuyée lui rendait une part de son ADN égaré.

Jane, que nous n'avions pas entendu, silencieuse comme une taupe, révéla un visage hybride. « Le monstre, il est pour moi », dit-elle. Sur sa toile siégeait un personnage redoutable, à la tignasse échevelée, aux yeux jaunes, aux canines proéminentes comme celles d'un vampire, et par ailleurs édenté. « Juste avant, j'ai vu un enfant, au visage très doux », dit-elle. « Je sais ce que le monstre veut dire. Je dois vaincre mes peurs pour qu'il ne me terrasse plus jamais. Je vais l'afficher dans mon salon. »

Je la jugeai très courageuse. Le silence qui régnait dénotait le respect partagé.

« Nous nous reverrons dans quelques temps, et nous ferons un autre Essuyé », dit B. « Ça te convient ? » Jane hocha de la tête. Elle disait oui.

Mon propre visage – celui sur ma toile – avait enfin fini de bouger. C'était la polymérisation qui l'avait décidé, pas moi. J'avais accepté de jouer le jeu jusqu'au bout.

Il se tenait face à moi, ce visage, momentanément immuable.

Je dis « momentanément » car B. nous avait prévenu.es : si nous emmenions notre Essuyé.e chez nous, il continuerait à nous offrir de lui des aspects différents. Selon la lumière, l'exposition, la manière dont nous le regarderions, notre état d'âme du moment.

Ce visage final, pour l'heure, c'était une tête de femme. Ronde, avec un petit menton et des pommettes affirmées. Si je l'avais tout d'abord prise pour un soldat, c'est parce que son front et ses oreilles s'encadraient de cheveux courts et bouclés, un peu à la César. Mais c'était bien une femme.

Elle me semblait sortir – ou remonter, comme une source résurgente ? – à l'époque romaine, ou peut-être à la Révolution et au début de ce XIXe siècle empreints et amoureux d'Antiquité et de néo-classicisme.

Elle me regardait, de face semi-profil, dans cette posture avenante qui se propose partage sans jamais attaquer.

Surtout, ce qui caractérisait cette tête de femme, était qu'elle était en or.

Pas seulement le visage ou les joues. Toute la tête, face, paupières, crâne, cheveux, étaient en or. Je ne parvenais pas à savoir s'il s'agissait d'or massif, d'une tête de femme coulée dans de l'or comme d'autres coulent leur œuvre dans du bronze. Ou simplement d'un revêtement d'or. Mais, au fond, peu importait. Car, quelle que fût la réponse, il ne s'agissait ni d'un vernis, ni d'un masque. Le visage de cette femme était en or, c'était une femme en or. Dehors et dedans cohérents, avec une assise et une certitude.

Sous l'or, il me semblait deviner un fond plus sombre. Ce fond plus sombre avait participé à la vie de cette femme, à sa structure. Il m'évoqua les icônes. Cette pratique sacrée qui part d'un fond obscur pour évoluer vers le sang, le ciel, l'or et le clair. Amener à la lumière et à la légèreté ce qui était enfoui ; désembourber, faire surgir de la glaise.

À ce moment eut lieu la révélation. La femme ne bougeait plus, le visage de la femme ne se transformait plus. Et cependant ce que j'avais désormais sous les yeux était le corps d'un enfant, non pas seulement sa face mais son corps tout entier.

Un bébé dodu et totalement nu s'offrait à moi en réminiscence. Un tout petit enfant noir aux yeux verts s'élevait vers le ciel, sa peau intégralement poudrée d'or. Il ne s'agissait pas d'un enfant africain comme l'ancêtre de Noémie, mais d'un enfant capable de se délester de toutes les noirceurs, de toutes les immondices. Cet enfant était celui dont j'avais rêvé, quelques quarante ans plus tôt (j'en avais alors vingt-cinq, j'en ai aujourd'hui soixante-sept). J'avais été très malade, déjà, à cette époque. Au début de ma convalescence, j'avais rêvé de cet enfant. Il émergeait d'un tas de scories posées à terre, semblables à un teruil de mineur, et il s'élevait joyeusement dans les airs, tirant sagement sur son cordon ombilical pour s'en libérer. Mon petit bébé noir poudré d'or. Le cadeau immense qu'il m'avait fait.

Face à mon Essuyée, là, sur mon tabouret chez B., je me souviens à ce moment de la question implicite que je n'avais pas voulu poser, sortir de son jus, en arrivant à l'atelier. Malgré la proposition de B., je l'avais gardée en moi, occultée et silencieuse, inavouée à moi-même.

La question était « dois-je changer d'identité ? » J'envisageais depuis quelque temps de me délester de mon prénom, trop lourd, porteur de trop de scories qui m'avaient précédées et marquées, imprégnée jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle. Il signifiait littéralement « otage dur irréductible », celle à qui l'on pouvait griller les pieds, elle ne trahirait jamais, elle ne parlerait pas, ne vendrait personne. Les autres avant elle, toujours. La sauvegarde des autres avant la sienne. Jeanne d'Arc, la transitoire Jeanne d'Arc de ma toile. Cette fidélité âpre, cette honnêteté absolue, j'en avais tenu le rôle et le cap pendant presque soixante-dix ans, avec son corollaire de souffrances et de renoncements. Je voulais garder ma droiture. Mais je ne voulais plus être l'otage de personne.

Je voulais changer de nom, je voulais m'appeler Éléonore. Elle et honneur, ailes et honneur, elle est en or.

Elle était belle et bien en or, la femme qui se tenait devant moi.

Elle était le bébé grandi, quarante ans plus tard.

J'avais terminé de naître.

Peu importait ma maladie, j'avais trouvé mes ailes et mon or, je pouvais mourir ou partir en paix (le choix du mot importait peu). J'étais prête.²

*(L'Orchère, jeudi 22 février 2024,
Bureau près baie vitrée,
14 h 30 – 15 h 30,
Pour le début et la fin du texte /
Et dimanche 25 février 2024
Bureau du salon près baie vitrée,
15 h – 19 h /
D'après le travail de Blandine Mulliez
Sur les Essuyé.es,
Et notre longue discussion téléphonique
du mercredi précédent)*

[Retour à la page d'accueil](http://www.boitedeblan.com) du site www.boitedeblan.com

² Ce texte s'inspire librement du travail de la peintre et coach en créativité Blandine Mulliez, initiatrice et animatrice d'ateliers sur les Essuyé.es. <https://boitedeblan.com/author/blan/>